

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Raymond Triboulet, membre de l'Institut (séance du lundi 8 juin 1998).

François LHERMITTE : Je vous félicite et vous remercie de cette magnifique communication au cours de laquelle nous avons entendu quelques textes poétiques qui ont transporté d'aise notre âme.

Je souhaite cependant présenter quatre observations, car je ne partage pas le fond implicite de votre pensée.

1 / La littérature et la musique ne s'opposent pas, car notre connaissance de ces deux arts dépend de progrès techniques totalement distincts. Nous pouvons aujourd'hui connaître toutes les musiques du monde à toutes les époques grâce au disque et au disque compact. Quant à la littérature, il faut bien constater que le nombre de livres publiés ne cesse de s'accroître. Les auteurs publiés sont de tous les pays et de toutes les époques.

2 / Si l'on considère notre civilisation du point de vue du biologiste, il n'y a aucune différence qualitative entre une cellule, un organisme, une tribu, une civilisation : toutes ces entités connaissent naissance, progression, maturation, épanouissement, déclin et mort qui scandent tous les développements. Il est incontestable que la civilisation occidentale a atteint son stade de décadence depuis le XIX^e siècle. Cela n'empêche nullement notre époque d'avoir engendré d'immenses prosateurs et poètes : Proust, Claudel, Aragon, Valéry.

3 / De nombreux facteurs interviennent dans la détermination de ce qui est à la mode et de ce qui ne l'est pas, ou plus. Ainsi, l'œuvre de Gide a beaucoup influencé la génération de mes parents. Par voie de conséquence, ma génération a rejeté Gide, mais il ne s'agit là que d'un rejet parental. Rappelons en outre que Voltaire avait traité Shakespeare de « littérateur barbare » et que Molière était ignoré à l'époque romantique !

4 / On ne peut comparer que ce qui est comparable : chaque art et chaque mouvement connaissent un certain nombre de sommités. Il est vain de comparer Balzac et Proust, Racine et Sartre, Saint-John Perse et Malherbe. Chacun d'entre eux a produit le sommet de son art dans une forme déterminée. Il n'existe pas un Prince des poètes, mais des Princes à chaque mouvement de l'art.

Alain PEYREFITTE : Je ne peux m'empêcher de ressentir quelque étonnement lorsque je vous entends dire que l'immortalité n'est pas l'apanage des prosateurs et qu'elle est réservée aux poètes. Je ne partage pas votre pessimisme. Vous admettez trois exceptions à cette promesse d'oubli : Bossuet, Chateaubriand et le général de Gaulle. Que faites-vous dans ce cas de Saint-Simon, de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, de Stendhal, de Balzac, de Flaubert, de Proust, de Gide ? Les grandes œuvres sont nombreuses, et on relit leurs pages à toutes les époques. La preuve en est qu'elles sont parvenues jusqu'à nous. Je ne nie pas que les œuvres puissent connaître quelque traversée du désert. Mais je constate tous les jours que de nouvelles collections, de poche ou autres, continuent régulièrement de publier les grands textes de la littérature française et du monde entier.

Pierre CHAUNU : Mon poète de prédilection a beaucoup inspiré Racine. Son œuvre remonte à plus de trois mille ans et, comme vous, il était agriculteur, berger plus exactement. Il s'appelle David, son œuvre est traduite dans toutes les langues et elle est belle à chaque fois car son contenu est universel. Que pensez-vous de ce vers sublime : *L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien ?*

Roger ARNALDEZ : Vous avez exprimé avec force votre sensibilité poétique, laquelle, comme toute sensibilité, porte en elle une exigence d'universalité. Je me demande ce qui en matière de poésie peut être le support de l'universel : la phrase ou le mot ? Certains mots sont beaux en eux-

mêmes, leur portée dépend néanmoins de leur position dans la phrase. Le rythme importe certes, Verlaine pensait que le vers impair a plus de charme que l'alexandrin. Le rythme musical d'un vers lui restitue son pouvoir de fascination.

Jacques BORÉ : Je ne voudrais pas terminer cette séance sans envoyer une pensée amicale à Gaston Défossé, doyen de la section d'économie, qui connaît par cœur des actes entiers des tragédies de Racine. Isolé par la surdité, il ne peut plus assister à nos séances et n'a plus qu'à s'en remettre à cette musique intérieure qui fait l'objet de notre communication d'aujourd'hui.

Alain PLANTEY : La poésie à mes yeux est le langage de l'émotion. Qu'elle soit en vers ou en prose, c'est à cela qu'on la reconnaît ainsi que le confirme le texte superbe et émouvant du général de Gaulle qu'a lu Raymond Triboulet.

René POMEAU : Parmi les grands poètes français, je remarque que personne n'a évoqué Baudelaire, ni Gérard de Nerval, ni La Fontaine, ni Victor Hugo (Gide aurait ajouté à ce dernier nom : *Hélas !*).

*
* *
*

Réponse :

A François Lhermitte : Nos avis divergent sur un certain nombre de points, mais le sens même de cette communication était de susciter la référence à d'autres textes littéraires ou poétiques.

A Alain Peyrefitte : J'admets volontiers que certains prosateurs du passé sont passés à l'immortalité. Je me suis contenté de mentionner les prosateurs qui étaient en vogue au temps de ma jeunesse et qui n'ont pas eu ce privilège (je pense à François Mauriac, André Maurois, Maurice Genevoix, Romain Rolland, Jean de La Varende, Georges Duhamel).

A Roger Arnaldez : Le chant transcende la prose et la littérature, tel était bien le sens de mon propos.

A Pierre Chaunu : Les prophéties poétiques d'*Isaïe* et de *Jérémie* ont inspiré le cantique de Jean Racine que j'ai cité.